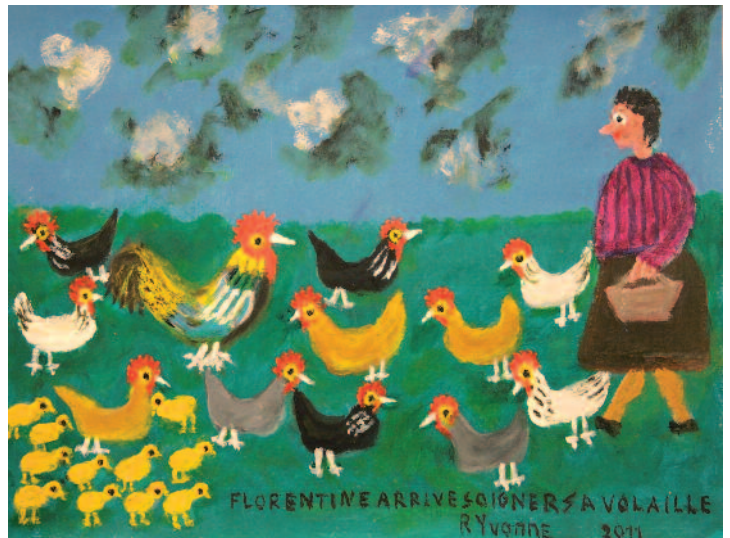


MUSÉE DE LA CRÉATION FRANCHE



« Young Samurai » - Natasha KRENBOL - Technique mixte



« Florentine arrive soigner sa volaille » - Yvonne ROBERT - Acrylique sur papier
24 x 32 cm

Exposition du 3 février au 18 mars 2012

Musée de la Création Franche

Inauguration le vendredi 3 février à partir de 18h

Natasha **KRENBOL**

Yvonne **ROBERT**

C'est la première exposition personnelle de **Natasha Krenbol**, dont le travail a été vu une première fois au musée de la Création Franche en 1993 dans l'exposition collective « Les Jardiniers de la mémoire ». La peinture de Natasha Krenbol se joue des dimensions ; sur des supports de fortune elle « crée du chaos » dans lequel apparaissent personnages et animaux.

Quant à **Yvonne Robert**, elle revient pour la quatrième fois sur les cimaises de la Création Franche. Cet auteur dont les œuvres sont présentes dans la collection de l'art brut à Lausanne, montrera des peintures à la gouache et à l'acrylique qui expriment toutes les tensions d'une vie qui ne l'a pas épargnée.

Natasha KRENBOL



Natasha Krenbol est née en 1957 à Zurich, en Suisse. Enfant, elle pratique la danse classique qui lui laisse le goût de la rigueur dans le travail. De 1978 à 1982, elle fréquente l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris sans s'y intégrer réellement. C'est au cours de ses voyages et au contact de la musique, notamment le jazz et les musiques

ancestrales, que son inspiration va s'alimenter et produire une œuvre cosmopolite aux notes primitivistes.

Pour Natasha Krenbol, la peinture constitue un engagement total. Passionnée par la calligraphie arabe, la cartographie, les graffiti, elle ne cache pas son admiration pour les œuvres de Paul Klee et d'Henri Michaux. Elle a toujours peint en utilisant des moyens simples : pigments, toile, et autres supports de fortune. Au début, elle utilise de vieilles planches, des matériaux usés qui portent déjà des traces et des inscriptions. Puis, peu à peu, elle crée du « chaos » sur lequel apparaissent des personnages et des animaux. Autour de ces apparitions, elle dessine les contours d'un visage, puis ceux du corps. « La toile infuse lentement. Une image entrevue en amène bientôt une autre. Le tableau se construit, strate après strate, des événements se font jour », précise-t-elle. Elle laisse libre cours à ce qui se dévoile spontanément, sans aucun souci d'harmonie. Elle déclare avoir un double d'elle-même qu'elle appelle le « Totopiok » : une espèce d'idiot qui vit en elle et fait tout à l'envers. Son œuvre oscille entre le timbre-poste et de très grands formats. Les signes, qu'il s'agisse de lettres ou de chiffres, y occupent une place importante, comme autant de messages cryptés qu'il nous appartient de déchiffrer.

Parallèlement à son travail d'artiste, Natasha Krenbol est une militante de la cause animale. Elle est aussi engagée activement dans le combat contre la peine de mort, notamment à partir du cas de Thomas Miller-El, qu'elle soutient depuis une quinzaine d'années.

Natasha Krenbol réside à Saillans, dans la vallée de la Drôme. Elle expose régulièrement depuis la fin des années 80 : Centre Georges Pompidou, Musée de la Poste, Halle Saint Pierre... et dans diverses galeries en Suisse, aux Etats-Unis, aux Pays-Bas, en France, au Japon.

Cette exposition est située dans les trois salles du rez-de-chaussée. Elle montre une centaine d'œuvres de formats divers : dessins, peintures, planches de timbres.

LU DANS LA PRESSE

LA PULSATION KRENBOL

Par le jeu de la "réserve",¹ les créatures de Natasha Krenbol, tels des fragments de réel provisoirement détachés du monde, paradent graffitées et maculées - malpolies, pour le moins. Leurs poses dansantes d'animaux enjazzés laissent deviner le sourire qui accompagna leur invention (parlons plutôt de révélation).

Cette peinture chahuteuse, carnavalesque, est le fait d'une personne bouleversée, comme l'est nécessairement quiconque sachant voir que l'homme marche sur la tête. Nos effigies sont plus vivantes que nous; plus animales et musicales, plus amicales. Contrairement à nous, nos doubles krenbolisés ne tuent pas, ne saccagent pas, ne se rêvent pas en prédateurs. Ce sont d'authentiques sauvages, habitants d'Utopie, ce non-lieu de toujours, villégiature nomade des poètes et des sages résistants.

Natasha Krenbol a manifestement plus appris des rues africaines que des musées de la vieille Europe. Elle tient les conteuses de fables et les bluesmen pour plus savants que les esthètes bourgeois, et peint en oeuvrière non-alignée, insoucieuse des vogues et des diktats boutiquiers. Elle a été saxophoniste dans une vie antérieure et jalouse les corbeaux.

J'ai acquis récemment une de ses toiles montrant deux aveugles se guidant l'un l'autre dans le chaos. Avisant cette image, impressionnante de sauvagerie, un artisan de passage me déclare, solennel : "ça pulse". On ne saurait mieux dire.

¹ Rappelons que la "réserve" désigne, en peinture, la surface qui ne reçoit pas de teintes comme, en gravure, celle qui est protégée de la morsure de l'acide. Silhouettes et figures sont ici "réservées" sur le fond, généralement mouvementé et couru d'inscriptions diverses (quand ce n'est pas imprimé, comme dans le cas des timbres, dont Natasha Krenbol détourne par planches entières les images d'origine).

Enzo Cormann, mars 2007
écrivain, homme de théâtre
www.cormann.net

PRINTEMPS DES SINGULIERS 2003

Interview de Jeanine Rivais

Jeanine Rivais — Natasha Krenbol, depuis combien de temps travaillez-vous à ce qui ressemble fort à des bandes dessinées ?

Natasha KRENBOL — J'ai d'abord eu une vie un peu errante. Et puis, depuis une quinzaine d'années, je me suis un peu « posée » et j'ai commencé la peinture.

J. R. — Nous sommes dans le registre du pictogramme. Pour certains dessins, c'est tout à fait évident. Pour d'autres, on pourrait dire que l'esprit reste le même mais que vous les avez agrandis ? Vous abordez un second problème, celui de l'apparition-disparition ?

N.K. — J'aime bien l'idée du pictogramme, en effet. Et quant au second problème, je suis tout à fait d'accord. J'aime faire apparaître et en même temps cacher, comme pour les « timbres » que je réalise.

J.R. — Pourquoi cette volonté de faire apparaître et de cacher en même temps ?

N.K. — Il faudrait demander cela à un psy ! Mais je pense que c'est comme dans la vie. Il y a des signes que l'on voit, d'autres que l'on ne voit pas ; des choses évidentes et d'autres non ! Je travaille un peu là-dessus. Sur ce que je vois dans une flaque en prenant mon bain, etc.

J.R. — Face à chacune de vos œuvres, le spectateur a l'impression d'être devant un « vieux mur » qui serait un peu décrépi, un peu moussu... marqué par le temps, en somme, et sur lequel « quelqu'un » a posé son graffiti ?

N.K. — Oui. J'aime beaucoup ce que vous dites, parce que c'est vraiment ce que je cherche à faire. Pendant longtemps, je n'ai pas pu peindre sur des toiles préparées, vierges... J'utilisais de vieilles planches que je trouvais au hasard, des matériaux usés qui avaient déjà vécu et portaient des inscriptions, des traces...

Maintenant, c'est moi qui crée ces traces. Au début, je ne cherche à faire rien de signifiant. Je crée du chaos. Ensuite, dans ce chaos, apparaissent des personnages, des animaux... J'ai une grande proximité avec les animaux...

J.R. — Dans ce cas, pourquoi les reproduire « incomplets » ? Quand vous créez vos « humains », ils sont découpés de façon conséquente, comme si on les voyait en gros plan. Mais quand vous mettez au milieu du tableau, seulement la tête d'un animal, quel sens donnez-vous à cette façon de leur donner leur place ?

N.K. — Mais c'est ce que l'on fait souvent subir aux animaux ! Vous savez, je crée spontanément, sans trop réfléchir aux implications de ce que je fais. Je peux, de la même façon encrer différemment cent timbres. Je vais commencer à gauche et agir très librement. J'essaie de réfléchir le moins possible, laisser les choses s'installer sans motivation profonde. Il est vrai que, lorsque « arrive » un éléphant, c'est sans doute parce que j'aime le graphisme de l'éléphant...

J.R. — Vos toiles sont-elles toutes de la peinture ? Certaines donnent l'impression d'être des collages ? Pourquoi changez-vous de facture de l'une à l'autre ?

N.K. — Tout simplement parce qu'il faut varier les plaisirs. Je ne me pose aucune question sur l'effet produit. Je ne me contrôle pas du tout. Mais c'est tout de même presque toujours la même technique. Quelqu'un m'a dit un jour que je « procédais par l'extérieur ». Il est vrai que je commence la plupart du temps des contours vers le centre. Même dans ceux qui vous paraissent plus « peints », je fais d'abord le fond...

J.R. — C'est donc le fond qui détermine le personnage et non pas le personnage qui va limiter l'aspect du fond ? Vous commencez par exemple à droite, vous progressez... Et vous laissez le « vide » pour les personnages ?

N.K. — C'est cela. Je ne sais vraiment pas pourquoi ? A un moment je me suis mise à progresser de cette façon. Je crois que c'est tout un état d'esprit qui est à l'envers. Mais même dans ma vie, je fais tout à l'envers. C'est parfois assez terrible, mais je ne peux pas m'en empêcher...

J.R. — Etes-vous dyslexique ? Vous n'avez jamais eu de problèmes d'écriture à l'école ?

N.K. — Non. J'en ai eu d'autres, mais pas celui-là ! Mais je procède beaucoup à l'envers. D'ailleurs, j'ai un double de moi-même que j'appelle le « Toto Piok ». C'est une espèce d'idiot qui vit en moi, et je crois que c'est lui qui fait tout à l'envers ! Dans la vie courante, j'essaie que tout se passe bien. Mais j'ai toujours l'impression que ce Toto Piok se moque gentiment de moi, notamment en peinture où je me laisse aller complètement. Je mets les couleurs que j'aime sans souci d'harmonie. Je gratte, j'écris... tout ce qui me passe par la tête. Parfois ma fille vient, ajoute des choses, du genre « Naïma, la fille de l'artiste »... Tout cela désacralise l'œuvre, lui donne de la vie. Et tout à coup, je discerne un visage, un personnage... Cela prend parfois très longtemps, mais c'est là. Alors, je commence à faire les contours. Cela peut partir d'un œil, ressembler à une lune, mais dans mon esprit il est très clair que c'est un œil. Autour de cette apparition, je vais créer un visage, ajouter des épaules, aller jusqu'au bout...

J.R. — Et pourquoi toujours l'écriture ?

N.K. — Parce que je trouve les lettres et les chiffres très expressifs. Et que j'aime ce côté « message », « graffiti »...

J.R. — Même sur les œuvres où vous avez joué à découper vos mots comme vous jouez à découper vos personnages ? Est-ce que cela procède du même trajet qui consiste à supprimer des éléments de personnages ? Ou bien est-ce encore autre chose ? Une sorte de puzzle où le visiteur a des lambeaux d'une histoire qu'il ne peut pas reconstituer ?

N.K. — Là, vous me posez une colle. Je pense que c'est à lui à interpréter ce que j'ai mis sur le tableau. Moi, je me sens désarmée par rapport à ce que je fais. C'est pourquoi l'interprétation des autres m'intéresse, me fait aller ailleurs que là où je suis allée seule.

J.R. Parlons de vos couleurs. Vous semblez être l'artiste des demi-teintes des teintes fondues, douces, comme pour être sûre de ne rien heurter. Comme si, en fait, sur la toile tout était non pas dans le dit, ni dans le non-dit, mais dans le « demi-dit »...

N. K. — Peut-être ces couleurs ont-elles à voir avec mon état intérieur ? Je ne sais plus qui disait que la peinture ne s'adresse pas aux yeux, mais à l'esprit.

J.R. Vous êtes autodidacte ?

N.K. — Je réponds que oui, bien qu'ayant fréquenté beaucoup d'écoles des Beaux Arts. Mais je n'ai jamais réussi à m'y intégrer. J'étais comme un Toto Piok au milieu des autres. Je me perds depuis l'enfance dans les livres, les dictionnaires où j'ai appris bien plus que dans les écoles !

Yvonne ROBERT



Yvonne Robert est née le 12 juin 1922 à Saint-Avaugourd-des-Landes, dans une famille d'agriculteurs vendéens qui compte sept enfants vivant dans des conditions difficiles : ivresse du père et tentative de suicide de la mère. Elle obtient son certificat d'études à douze ans et devient bonne chez des instituteurs puis chez un fermier qui abusera d'elle. Elle se marie en 1944 et subit l'ivrognerie de sa belle-mère qui ne l'apprécie guère. En 1945, après la naissance

de son premier enfant, elle s'installe avec son mari à Grues. A la suite d'une diphtérie mal soignée, elle sombre dans un état dépressif latent.

En 1974, au rayon papeterie des Nouvelles-Galeries de Luçon, elle achète du papier et des aquarelles. Ses premiers essais sont encouragés par son frère qui vit à l'étranger et qui est un familier du monde de l'art. Quelques mois après, elle achète des couleurs à l'huile et des toiles. C'est le début d'une longue série de tableaux qu'elle peint dans une pièce exigüe et mal éclairée, tenant la toile sur ses genoux. De 1974 à 1984, elle exécute plus de deux cent cinquante œuvres de petit format dont une dizaine rejoindra la Collection de l'art Brut à Lausanne. Longtemps, par humilité mais aussi par méfiance, elle ne voudra pas exposer ses peintures.

Yvonne Robert peint également à la gouache et, plus récemment à l'acrylique, les scènes rurales de son quotidien ou de son enfance. Chaque peinture est accompagnée d'une légende-titre écrite dans la partie inférieure du tableau. Son univers met en scène le Marais avec sa noria d'animaux sauvages ou domestiques parmi lesquels le cochon, la vache, l'âne et les animaux de la basse-cour qui occupent son quotidien. Elle raconte aussi, par le biais d'anecdotes mi-figue mi-raisin les événements qui l'ont marquée et brosse le portrait des personnages qu'elle a connus.

L'un des thèmes récurrents dans l'œuvre d'Yvonne Robert est celui des bohémiens sur leurs roulottes dont elle avoue envier la vie itinérante. Au fil du temps, les fonds s'intensifient et vibrent de touches colorées éclatantes de lumière ou encore d'ocelles versicolores.

Yvonne Robert réside à Grues, en Vendée. Son œuvre, qui a fait l'objet de très nombreuses expositions, est présente dans la Collection Création Franche, dans la Collection de l'Art Brut à Lausanne et dans celle de l'Aracine à Villeneuve-d'Ascq.

L'exposition se situe dans les trois salles de l'étage. Elle présente le travail le plus récent d'Yvonne Robert et se compose d'une soixantaine de peintures acryliques et d'une vingtaine de peintures à l'huile.



LE MUSEE DE LA CREATION FRANCHE

Parler de la genèse du Musée de la Création Franche, c'est aussi parler du parcours de Gérard Sendrey qui en fut l'initiateur. Il est également créateur, appartenant à la mouvance qui nous occupe puisque ses œuvres entrent dans la collection Neuve Invention de Lausanne dès 1980. La mairie de Bègles met à sa disposition un atelier pour poursuivre sa création personnelle, à l'origine une maison sur le point d'être démolie. Il y organise aussi des expositions confidentielles, y présentant des créateurs de ses amis. Bernard Chevassu, membre du Comité consultatif de la Collection de l'Art Brut de Lausanne lui soumet l'idée de créer dans ce cadre une galerie consacrée à l'art brut et ses apparentés, ce qu'il fit en 1988 avec la Galerie Imago, bénéficiant du soutien de Michel Thévoz, conservateur de la Collection de l'Art Brut de Lausanne.

Le Site de la Création Franche, qui devait réunir dans un même lieu cette galerie et le Fonds de Création Artistique Brute et Inventive chargé de rassembler une collection permanente, est alors le fruit de deux volontés : celle de Gérard Sendrey qui souhaite continuer son action dans la mise en valeur et la diffusion des œuvres de création franche ; celle de Noël Mamère, nouveau maire de Bègles en 1989, qui souhaite mieux faire connaître la ville et la situer culturellement face à sa grande voisine, Bordeaux. Animé lui aussi par un goût certain pour les créations populaires et différentes, il permet à Gérard Sendrey de disposer des moyens nécessaires pour créer un nouveau lieu plus largement ouvert au public, tout en restant fidèle à l'esprit qui animait la petite Galerie Imago.

Devenu musée municipal en 1996, le musée de la Création Franche continue à réunir des œuvres venant enrichir sa collection permanente. Il collabore aujourd'hui avec la galerie les Amis de la Création Franche qui met en relation directe les visiteurs du musée, les collectionneurs avec les créateurs.

Le musée développe son action en relation avec les structures en France et à l'étranger qui s'intéressent à ce type de création. Ce lieu est aujourd'hui une référence dans le domaine de l'art brut et ses apparentés, reconnu par les amateurs, les collectionneurs et les créateurs.

Le Musée de la Création Franche est riche de près de 13 000 œuvres, le plus souvent dons des créateurs eux-mêmes ou de collectionneurs et amateurs sensibilisés aux actions menées par cette structure dans le milieu de l'art brut et ses apparentés. Il est en relation, en France, en Europe et à travers le monde avec tous les lieux dont l'activité est axée sur des choix artistiques similaires. On peut citer notamment, outre la Collection de l'Art Brut de Lausanne, la Collection Australienne d'Art Outsider de Sydney, la Collection Outsiders Archives de Londres, le Centre de Recherche et de Diffusion d'Art en Marge de Bruxelles, le Musée d'art brut l'Aracine, la Fabuloserie de Dicy, la Collection Cérés Franco de Lagrasse, le Musée Bonningheim en Allemagne, le Musée d'art contemporain (département Outsider Art) de Zagreb, le Centre d'Activités Expressives La Tinaia de Florence.

INFORMATIONS PRATIQUES



58, avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny - 33130 Bègles

Entrée libre.

Ouvert tous les jours sauf jours fériés.

Décembre - mai : 14 h à 18 h

Juin - novembre : 15 h à 19 h

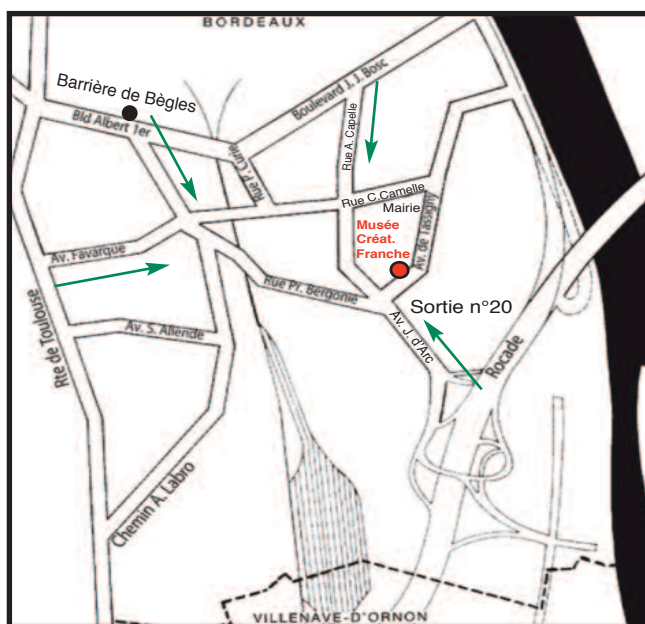
Tél : 05 56 85 81 73

contact@musee-creationfranche.com

Accès transport en commun :

Bus Citéis 43, Corol 36, Liane 11

Bus du soir n°11, arrêt bibliothèque



www.musee-creationfranche.com